

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

DEVIENS UN HOMME DE FOI

mars - avril 2001

38 F

207

Le bonheur de la foi

Vivre Pâques aujourd'hui

Douter pour croire !...

207 - 2004

SOMMAIRE

● ÉDITORIAL Jacques PURPAN	1
● <i>Le bonheur de la foi</i> Tony RUIVO	3
● <i>Un jeudi à Ivry</i> Patrick DERREAL	8
● <i>Vivre Pâques aujourd'hui</i> Christophe ROUCOU	11
● <i>Douter pour croire !...</i> Hugues ERNOULT	15
● <i>Le Christ, Celui qui parle la langue des hommes</i> M ^{gr} Georges GILSON	23
● BONNES FEUILLES	33
● <i>Les copains de Sébastien</i> Jean-Marie PLOUX	37
● TÉMOINS DE FOI	45
● POUR ALLER PLUS LOIN	54
● PROPOSITIONS	57
● SOURCES St Grégoire de Nazianze et St Anselme	62
● EN LIBRAIRIE	68

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

Voici un an, dans la Lettre aux Communautés, des jeunes face à l'avenir (N° 200) prenaient la parole. Aujourd'hui, le présent numéro anticipe l'après-Pâques, ce moment où le Christ s'adresse à Thomas pour lui dire : « Deviens un homme de foi » (Jn 20, 24-29).

Hier comme aujourd'hui, le Christ continue à nous interpeller pour que nous quittons nos incrédulités et renaissions avec le Fils de l'Homme.

Écrit pour saluer à notre manière PÂQUES 2001 – l'initiative du Service Jeunes de la Mission de France, maillant 6 initiatives régionales – nous souhaitons lier ce qui peut permettre d'effectuer un parcours de croyant, heureux de l'être, éprouvé parfois, renforçant ainsi la lucidité et, qui sait ? l'éblouissement de la lumière. N'était-elle pas derrière la pierre roulée ?

Dans nos pays, saluer le 3^e millénaire est confortable ; il nous est plus délicat de l'habiter, de souffler sur la glaise pour y donner vie réussie. « Bouge ton monde... Ouvrons demain », proclame la génération des 17-35 ans d'Évry. N'avons-nous pas besoin de rencontrer des Hommes et des Femmes de foi pour pouvoir soi-même emprunter notre propre chemin d'humanité ? par exemple en « osant la confiance et la fraternité », pour reprendre l'invitation des jeunes des Vosges ?

D'autres invitations ont été reçues. Deux témoins : Tony RUIVO et Patrick DERREAL nous retracent leurs itinéraires, la genèse d'une foi personnelle avec leur décision d'aimer. Impossible toutefois de faire l'impasse sur l'échec d'aujourd'hui, pointe Christophe ROUCOU, lorsque nous parcourons les trois jours de Pâques en attente d'une réponse. Les huit jours suivants, l'apôtre Thomas attend. Hugues ERNOULT nous le rend proche : ce Thomas des Écritures n'est-il pas notre double, notre

jumeau, notre didyme (Thomas en grec et jumeau en araméen) ? Parole d'évêque : celui de la Mission de France, le P. Georges GILSON, invite les nouvelles générations à construire une civilisation de la Fraternité universelle. Si le Sébastien du dernier livre de Jean-Marie PLOUX était un personnage de fiction, son auteur est mis-à-mal par un vrai technicien-informaticien... devant sa machine à café : questions-dialogue avec un théologien optimiste. Le Comité de rédaction a voulu fournir quelques textes de référence à l'origine des intuitions de la Mission de France : vous y retrouverez le Cardinal Suhard préoccupé par l'incroyance, Thérèse de Lisieux tarabudée par la question du doute et la non-foi, Madeleine Delbrêl habitant lumineusement l'ordinaire du quotidien, sans oublier des textes-sources de St Anselme et St Grégoire de Nazianze.

**Pour le comité de rédaction
Jacques PURPAN**

P.S. : Décidément, tout bien lu, ce présent numéro ne peut rester sur un rayonnage : transmettons-le, dédions-le à un plus jeune. Il peut lui être utile. Ne serait-ce pas à nous d'être aussi médiateur de la Parole, cette même Parole de liberté adressée à Thomas, celle qui appelle ?

Prochains dossiers :

- Le jeu et le sport**
- Une société sans risques ?**

Le bonheur de la foi

par Tony RUIVO

Longtemps animateur de l'aumônerie d'Ivry-Vitry, Tony fait partie de l'équipe de préparation de Pâques 2001 en Ile-de-France.

À quel moment ai-je commencé à croire en Dieu ? Je ne m'en souviens pas... cette question a-t-elle un sens lorsqu'on naît dans une famille portugaise, catholique pratiquante ? Depuis mon enfance, Dieu a toujours été une évidence... mais qu'est-ce que ça veut dire croire en Dieu ?

Je me rappelle qu'étant enfant, Dieu était là, ça ne faisait aucun doute, il épiait nos faits et gestes et jugeait nos actions. Je craignais son regard, je me posais sans cesse la question : ai-je un quelconque intérêt à ses yeux ? Je sentais son regard lourd se poser sur moi lorsque je faisais quelque chose de mal, lorsque je faisais pleurer ma sœur, lors-

que je manquais de respect aux gens. Je me souviens avoir été obsédé par le péché, je me promettais tous les jours d'en faire le moins possible, je voulais "racheter" mes fautes par des bonnes actions. J'étais terrorisé par l'enfer.

Je ne voudrais pas réduire ma foi d'enfant à cette réalité mais c'est celle qui est restée gravée dans mes souvenirs. J'ai fréquenté la communauté portugaise qui avait sa propre église à Gentilly. La messe était dite en portugais devant une foule innombrable venue de toute l'Ile-de-France, j'y allais avec ma mère et ma sœur, ou plutôt ma mère nous y traînait car nous le vivions comme un calvaire !

La profonde solennité du prêtre et de l'assistance, l'église noyée dans la pénombre, les chants plaintifs associés au fait que nous n'étions jamais assis (seuls les premiers arrivés bénéficiaient d'un banc), me poussaient à égrener les minutes qui nous séparaient de la délivrance. Je prenais pourtant plaisir à aller au catéchisme, j'étais passionné par la vie de Jésus et je posais sans cesse des questions... je m'amusais ensuite, chez moi, à noter sur un

cahier les citations des évangiles en les illustrant de dessins. Mais là encore, la peur de l'enfer revenait au galop lorsque les catéchistes brandissaient le spectre du péché mortel... il y avait des transgressions d'interdits qui méritaient pareil sentence !

Je m'en souviens comme si c'était hier : c'était la veille de ma confirmation (j'avais alors 14 ans), la sœur Cécile nous avait mis en garde : avoir des relations sexuelles avant le mariage est un péché mortel !... Cette phrase terrible a résonné en moi pendant longtemps.

Lorsque je pose aujourd'hui la question : qu'est-ce que ça veut dire croire en Dieu ? C'est pour en poser une autre : est-ce que ça veut dire qu'on a la foi ?

Avoir la foi, pour moi, c'est vivre avec une espérance continue malgré les désagréments de la vie, c'est sentir grandir en soi une joie inexplicable lorsqu'on est traversé par la présence de Dieu, c'est surtout et en premier lieu, le bonheur d'être vivant. La foi est un rapport intime que l'on établit avec Dieu, un dialogue intérieur où Dieu m'écoute et me répond et non plus ce rapport fait de

respect craintif où Dieu est loin, dans le ciel, brandissant son doigt et désignant les coupables de péchés mortels.

Je peux ainsi dire que j'ai découvert la foi, bien plus tard, en entrant à l'aumônerie. C'est par l'intermédiaire de mon cousin Patrick que j'ai commencé à fréquenter l'aumônerie d'Ivry-Vitry, en Première au lycée. J'étais loin d'imaginer à quel point cette rencontre allait changer ma vie.

L'aumônerie de lycée a été un lieu de redécouverte de ma culture catholique, je dis bien culture et non foi... Dieu était encore à cette époque, une entité éloignée de moi. Je me heurtais à une nouvelle approche de la religion chrétienne : un lieu décontracté avec des jeunes de tous horizons, de tous styles ; un lieu où l'on parlait aussi librement de spiritualité que de sexualité, un lieu où chacun confrontait sa culture musicale, littéraire, son identité de jeune lycéen, un lieu qui nous proposait de faire un bout de chemin avec le Christ et où il était possible de rire et s'amuser... Rire : je crois que je n'avais jusqu'alors, jamais associé ce mot à

Dieu ; la gravité de la crucifixion et le souvenir austère du catéchisme m'en avaient dissuadé. Je réalisais qu'on pouvait discuter, confronter des points de vue, remettre en question des valeurs, des points fondamentaux de la "doctrine" chrétienne : Jésus est-il Fils de Dieu ? Aujourd'hui, je réponds oui. À l'époque j'étais plus prompt à croire qu'il n'était qu'un prophète, un homme exemplaire mais qui n'avait rien de divin. Je crois que ça me plaisait d'imaginer Jésus en anarchiste révolté, le passage de l'évangile que je préférais était celui où Jésus délogeait violemment les marchands du temple. Ce qui me plaisait encore plus, c'était l'idée que l'on puisse émettre ce genre d'hypothèse librement, au travers des soirées débats et des réunions de groupes dirigées par des animateurs ouverts. Je me rappelle que nous ramenions à l'aumônerie toutes nos questions soulevées à l'école, en Lettres ou en philosophie, certains d'entre nous emmenaient leurs copains (souvent non chrétiens) pour continuer les débats qu'ils avaient eus en classe. Je me réappropriais ma culture en confrontant les questions soulevées au lycée et les

bribes de réponses que je pouvais trouver à l'aumônerie.

Tout n'était pas figé dans l'univers du permis et du défendu, le péché mortel qui vous conduisait tout droit au fond de l'enfer, sans espoir de rédemption, n'était plus qu'un cauchemar d'enfant.

L'aumônerie était un lieu où je pouvais exprimer mes craintes, mes joies, mes colères et être écouté... ma parole devenait valable aux yeux des autres. Lorsqu'on est adolescent, la première des choses qui importe au fond de soi est d'être reconnu comme quelqu'un de valable. Je sentais grandir en moi une voix qui murmurait ; le Christ ne se réduisait plus pour moi à cette sombre silhouette clouée sur une croix, il était vivant ! Il n'était plus cette figure torturée mais il resplendissait de lumière et me tendait les bras.

Le Frat de Lourdes a participé grandement à la découverte de la foi : je n'oublierai jamais la première impression que j'ai eue en voyant cette foule de jeunes chanter et danser avec une joie indicible ; je n'avais plus honte de dire que j'étais chrétien, j'en ai pleuré.

Je n'oublierai jamais non plus un jeune séminariste d'alors, Patrick, qui nous avait accompagnés, il ne cadrerait absolument pas avec l'image que l'on se faisait du séminariste : le personnage austère et stoïque... il plaisantait, écoutait la même musique que nous et ne refusait jamais une bière ! En même temps, il gérait admirablement bien les débats, il nous écoutait sans jamais nous juger, il savait nous pousser dans nos retranchements jusqu'à ce que l'on parvienne à exprimer des paroles et non plus des discours.

C'est aussi à l'aumônerie que j'ai rencontré mes meilleurs amis d'aujourd'hui... qui serais-je devenu sans David, Myriam, Jean-Marie, Jean-Philippe et les autres ? Aurais-je été le même ? Je ne crois pas... C'est eux qui m'ont appris ce que peut représenter l'amitié et ce que la force d'un tel lien peut nous amener à faire dans notre vie en repoussant les limites de notre petit ego. Dans cette lente recherche faite de dialogues, de découverte de l'espérance en Jésus-Christ, une construction prenait physiquement corps avec mes amis. Non pas une construction ra-

pide et provisoire où chacun aurait eu besoin des autres à un moment donné, non, mais une forteresse d'amour qui s'était patiemment créée entre nous, une confiance qui n'a aujourd'hui plus besoin des mots, un simple regard suffit.

Dieu n'était plus éloigné, il était proche, il était présent... il était le ciment qui nous liait les uns aux autres. Comment ce Dieu que j'avais toujours craint, n'osant jamais le tutoyer, comment ce Dieu que j'avais toujours blessé, avait-il pu me rendre si heureux de vivre ? Dieu m'aimait donc.

Je suis resté bien plus longtemps que prévu dans cette aumônerie, je suis devenu animateur pour permettre à des jeunes d'y trouver ce que j'avais moi-même pu y trouver, proposer la foi comme moteur de l'existence et en devenir acteur.

« *Qu'est-ce donc que ce Dieu que j'aime ?* » se demandait St Augustin. Je ne peux pas

dire ce qu'est Dieu mais je peux dire où il est : il est présent dans mon cœur, dans le visage de ceux que j'aime, dans les gestes du quotidien, parmi les mains tendues, il est chaleureux, il habite dans les yeux des enfants que j'anime au centre de loisirs, il nous transporte au-delà de nos peurs et de nos préjugés. Je crois que c'est ça, avoir la foi.

Aujourd'hui, me voici, cheminant avec la Mission de France dans l'organisation du rassemblement de Pâques 2001.

Un jour, ma soeur m'a demandé : « *À quoi ça sert de croire en Dieu ?* » Je n'ai pas su lui répondre. J'ai posé la même question à Patrick, bien après son ordination, voici ce qu'il m'a répondu : « *On pourrait se demander à quoi ça sert d'aimer Dieu ? Lorsqu'on aime quelqu'un, cette question n'a aucun sens, on l'aime c'est tout.* »

Un jeudi à Ivry

par Patrick DERREAL

Patrick, 21 ans, est étudiant en école d'ingénieurs. Féroce d'informatique il n'en est pas moins passionné par tout ce qui concerne l'homme et le sens de son existence.

Métro, 19h15, me voilà. Un jeudi comme un autre va se finir. Salut Pierrick, salut Alexis, salut... Tiens un nouveau. Comment t'appelles-tu ? Ce n'est pas courant ça. Et tu viens d'où ? Tu fais quoi dans la vie ? Ça me rappelle la dernière fois où j'ai...

Merde, déjà la prière, et je n'ai salué personne. Elle est bien vide la chapelle pour une fois. C'est ce qu'on se dit à chaque fois ; et puis à la fin, il y en a toujours qui sont assis par terre. On commence un premier tour pour se présenter... de toute façon il y en aura d'autres. Alors qu'est-ce qui se passe

cette fois-ci ? Prière, puis on accueille un témoin qui revient de je ne sais pas où. On discute, on débat, on sort une vanne ou deux. Puis il fait faim, on mange, on discute encore. On débarrasse, vaisselle, adieux rituels, une heure devant la porte. Dis Jean-Marc, tu vas par où ? Tu ne passes pas à Boulogne par hasard ; et puis Montparnasse c'est sur le chemin. Enfin chez soi, ouf, je souffle un peu.

Mais au fait, comment suis-je arrivé là ? C'est une amie qui m'a fait rencontrer la Mission. On se demandait comment on allait au JMJ, et elle m'a proposé de venir avec elle. Finalement elle n'est pas venue, mais moi si.

Après j'ai entendu parler des jeudis et j'y suis resté. Mais si certains se disent "c'est sympa, mais qu'est-ce qu'on y vit ?", je répondrai que c'est un peu comme une bande de copains, mais ouverte sur le monde, où foi rime avec rencontre et accueil, et prière, avec partage et écoute. Je crois que le plus important dans ce lieu, c'est justement cet accueil. C'est le geste essentiel du chrétien. Aller à la rencontre de l'autre. Et l'on se rend compte que ce n'est pas forcément difficile, et même parfois totalement anodin. En ce sens, les jeudis sont pour moi fondamentalement un lieu d'Église, un endroit où accueillir Dieu par la prière est en relation directe avec l'accueil de l'autre.

*La "communauté de l'espérance",
dont-il est question ici,
se réunit à Ivry-sur-Seine
(13 rue Paul Bert. Tél : 01 46 71 56 31)
tous les jeudis à partir de 19h30
pour une célébration et un repas commun.*



Vivre Pâques aujourd'hui

par **Christophe ROUCOU**

prêtre de la Mission de France

**Responsable du Service Recherche
Formation, Christophe est directeur
de l'École pour la mission.
Il est membre de l'équipe épiscopale
de la Mission de France.**

C'est une démarche sur trois jours, un itinéraire à parcourir, une entrée dans un mystère qui touche le profond de l'homme. C'est un itinéraire que nous désirons proposer à tous, alors même qu'il est le cœur de l'expérience de Jésus, et de ce qui est révélé de Dieu pour les chrétiens.

Nous ne désirons pas que la liturgie soit un moment final de ces rassemblements mais nous les pensons comme une liturgie qui assume aussi bien les obscurités de nos chemins d'homme que l'expérience de la lumière.

Vendredi Saint : le passage par l'épreuve

Nous ne désirons pas passer à côté de la passion de Jésus, celle d'un homme qui va jusqu'au bout de son engagement, quitte à rencontrer l'échec, qui porte la Parole qui l'habite dans sa force, même si elle dérange, si elle suscite l'hostilité et comporte pour lui le risque de l'incompréhension, de l'échec et de la mort.

Être à contre-sens non pour le plaisir mais par fidélité à l'Esprit de Dieu qui l'habite, à la Parole qu'il porte.

La passion de Jésus pour les hommes qu'il rencontre, celle de Dieu dont il est porteur, conduit à la passion, celle qui est faite de souffrances et d'humiliation. Jésus n'a pas connu l'extrême de la souffrance, d'autres dans des camps ou des prisons sous la torture ont connu pire mais Jésus n'est pas passé à côté de la souffrance et de l'abandon. De ce fait, son chemin peut devenir le nôtre. La foi chrétienne ne passe pas à côté du scandale de la souffrance et du mal.

Prendre le temps avec les jeunes qui viendront, de donner toute sa place à l'épaisseur de nos chemins d'humanité avec leur part d'échecs, de révoltes devant l'injustice, le malheur, la souffrance.

La croix, c'est l'échec, ce sont des souffrances dont l'issue est la mort, mais c'est aussi pour Jésus l'expérience de l'abandon de ses amis et l'expérience de l'épreuve de la foi : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt 27,46). Jésus est passé, selon ce que nous en livrent les évangélistes, par une forme de doute exprimée en même temps dans un cri de foi.

Prendre le temps de s'arrêter au pied de la croix de Jésus, prendre le temps de méditer la passion, c'est se tenir devant Dieu avec tout ce que notre vie porte d'incompréhensions, de "pourquoi" que nous avons envie de crier à Dieu, de pourquoi que nous recevons comme autant de questions de ceux et celles avec qui nous vivons : « *Où est ton Dieu ?* » (Ps. 41).

Le doute n'est pas le contraire de la foi, les obscurités de nos recherches n'empêchent pas la quête tenace de la lumière ; avec les

doutes qui nous habitent, nous pouvons nous tourner vers Dieu.

Le Samedi Saint : le temps de l'absence

Le Samedi Saint, c'est le temps de l'absence, le temps de l'interrogation, de la non-évidence... Et c'est un temps qui dure, où il ne se passe rien de visible. On ne passe pas ainsi, facilement, de la passion à la résurrection, de la mort à la vie, des obscurités à la lumière.

Aujourd'hui certains, tout illuminés de lumière de Pâques oublient la croix, oublient le long chemin de la passion, s'intéressent au résultat sans tenir compte du parcours à entreprendre.

Vivre l'absence du samedi, c'est vivre cette non-évidence de Dieu qui est notre expérience quotidienne dans la société française, c'est la vivre, à la manière des disciples de Jésus et des femmes, non comme une angoisse mais comme un temps de recherche, d'incertitude, de confiance éprouvée. C'est vivre

un chemin de foi marqué par le temps, par l'attente.

Vivre l'absence du samedi, c'est vivre l'épaisseur de l'existence, sans immédiateté de Dieu, sans raccourcis pour arriver à lui. C'est se faire l'un des disciples de Jésus.

Pâques : le temps de la rencontre et de la joie

Il y a à la fois la perplexité des femmes, de Pierre et de Jean devant le tombeau vide (Jn 20, 3-8), aucune certitude : pourquoi l'un croit et pas l'autre ? Et il y a aussi la joie de la résurrection, de l'engagement de Dieu dans cette résurrection de Jésus : la mort n'a pas le dernier mot.

Mais là encore, en parcourant les récits d'apparition de Jésus, on est devant cette rencontre étonnante entre Thomas et Jésus, Thomas l'homme qui veut des évidences, des certitudes, qui n'accorde que peu d'importance ou de foi aux paroles de ses frères... et qui s'entend dire : « *Deviens un homme de foi* » (Jn 20, 24-29).

Cette parole de Jésus est dite à Thomas et expérimentée au milieu des autres disciples. C'est avec d'autres, disciples et témoins, que nous pouvons devenir hommes et femmes de foi, reconnaître celui qui nous y invite.

Vivre durant trois jours un chemin, c'est expérimenter que la foi est de l'ordre du chemin, du devenir croyant, que cela passe par la parole d'autres, par la parole évangélique, par des rencontres qui sont lieu de révélation.

Pour répondre à ce défi posé à Thomas par Jésus, nous nous inspirons de l'itinéraire d'Emmaüs : le temps de la longue marche, de la perplexité en même temps que celui de la rencontre des inconnus, le temps du geste qui illumine et qui révèle la présence du Ressuscité, le temps du cœur brûlant de joie et des frères à retrouver.

Vivre en condensé à Pâques, dans une expérience communautaire, ce que nous sommes appelés à vivre au long de la vie.

Douter pour croire !...

par Hugues ERNOULT

membre de Galilée

Membre d'une équipe associée à Marne-la-Vallée dans le diocèse de Meaux, Hugues est médecin, marié et père de famille. Avec pertinence, il nous fait partager sa compétence de bibliste à propos de la foi de Thomas, "l'un des douze".

Or, Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux lorsque vint Jésus. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur ! » Mais il leur dit : « Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt dans la marque des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, je ne croirai pas ! » Huit jours après, ses disciples étaient de nouveau à l'intérieur et Thomas avec eux. Jésus vient, les portes étant closes, il se tint au milieu et dit « Paix à vous. » Puis il dit à Thomas : « Porte ton doigt ici : voici mes mains ; avance ta

main et mets-la dans mon côté, et ne sois plus incrédule mais croyant. » Thomas lui répondit : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Jésus lui dit : « Parce que tu me vois, tu crois. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »

Jean 20, 24-29

. . .

D'habitude, on lit ce texte comme une critique du doute de Thomas. « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru.* » Bien sûr, c'est un encouragement à la vraie foi (la foi aveugle ?). Thomas aurait le mauvais rôle et cette phrase finale s'entend comme un remontrance à celui qui a douté et un éloge de la foi assurée qui n'a pas à demander de preuves. Ainsi la note de la "Bible de Jérusalem" (note du v. 23 de l'édition 1998) dit : « *Cette seconde apparition du Christ aux disciples est calquée littéralement sur la première. Le Christ y reproche à Thomas de ne pas avoir cru au témoignage des autres disciples et d'avoir exigé de "voir" pour croire.* »

En relisant de plus près ce texte, je remarque pourtant qu'il n'est jamais écrit que Jésus reprochait quelque chose à Thomas. Au contraire, dès son irruption dans le groupe, il prend l'initiative de répondre à sa requête et la dernière phrase est peut-être plus énigmatique qu'il n'y paraît de prime abord. De plus, cela me gêne de me précipiter sur la "réponse" de Jésus sans m'être attaché à la question posée et ce n'est sûrement pas par hasard que le texte ne commence pas par la fin. Je vous propose donc au contraire de suivre le texte, de le laisser nous interroger et de le laisser nous provoquer à tenter une autre lecture, à dire une parole provisoire et risquée.

Thomas :

Et justement, le texte commence par Thomas. Thomas (jumeau en araméen), appelé Didyme (jumeau en Grec !). L'homme au double nom qui le désigne comme double, celui qui ressemble, identique et différent à la fois. L'homme de deux langages, de deux cultures à la fois.

Trois fois sur les quatre où il est cité en St Jean, ce double nom est rappelé :

En 11,16, quand Jésus annonce la mort de son ami Lazare. Après avoir traîné à le rejoindre, il annonce sa mort et son départ pour le rejoindre ; Thomas dit alors : « *Allons nous aussi pour mourir avec lui...* » Phrase énigmatique dans ce contexte qui le désigne néanmoins comme celui qui annonce l'exigence pour le disciple de suivre leur maître jusqu'à la croix.

En 14, 5, c'est lui qui ose demander à Jésus : « *Seigneur nous ne savons pas où tu vas, comment saurions nous le chemin ?* » Et c'est déjà grâce à son exigence de repère que nous est transmise cette parole clé « *Moi, je suis le chemin, la vérité et la vie...* ».

Enfin, au chapitre 21, il fait partie de ceux qui partageront le poisson avec le Christ ressuscité au bord du rivage pour sa troisième apparition (Les deux apparitions aux disciples n'en formerait qu'une ?), confirmant ainsi que le repas du Seigneur est bien un des lieux où l'on peut le rencontrer.

On peut alors esquisser les caractéristiques de ce personnage qui se présente com-

me celui qui a besoin de cheminer lucidement et qui réclame pour cela des signes forts qui lui permettront d'aller jusqu'au bout de son chemin. Il m'évoque le Gédéon de l'Ancien Testament et ses exigences de signes palpables pour se convaincre de sa mission et convaincre les autres. Il me rappelle que la foi des hommes a besoin de se nourrir de signes.

Ils ont cru : ils avaient vu...

Il est l'un des douze, membre du groupe institué par Jésus lui-même pour préfigurer le nouveau peuple des croyants, et pourtant exclu pour une part. Il n'était pas avec eux, en effet, lorsque Jésus se manifesta dans ce lieu intérieur (aux portes closes, habité par la peur). Pourquoi cette absence ? Est-ce parce que Thomas ne partageait pas leur peur ? On peut tenter un rapprochement avec l'épisode de Lazare où Jésus dit « *Et je me réjouis pour vous de ne pas avoir été là-bas afin que vous croyiez...* » (11,15). C'est justement à cette parole que Thomas répond

en invitant ses compagnons à "mourir avec lui !". Peut-être est-ce aussi pour que nous croyions que cela est raconté. Mais rien ne nous en est dit.

C'est donc l'irruption de Jésus au sein du groupe en son absence qui exclut Thomas de cette expérience. En fait, ce n'est pas Thomas qui est singularisé, ce sont les autres qui vivent une expérience singulière dont Thomas est absent. C'est plutôt sa réaction qui est "normale". La Foi (?), la manifestation de Jésus, commencent ici par provoquer une sorte de séparation dans le groupe des disciples...

Les disciples tentent de combler cette différence en leur sein en annonçant à Thomas : « *Nous avons vu le Seigneur !* » On peut remarquer que ce témoignage est pour le moins incomplet : aucune mention des paroles de Jésus (du salut de paix, de l'envoi, de la charge de remettre ou non les péchés...), aucune mention du souffle de l'Esprit ni même de la joie ressentie. Mais surtout il n'y a aucune mention de ce que Jésus leur avait montré : les marques authentifiant que l'homme qui leur était apparu était bien le crucifié.

L'incrédulité de Thomas

À ce témoignage elliptique, Thomas répond en exprimant les conditions qui lui permettraient de devenir croyant. Il n'adhère pas **immédiatement** au témoignage de ses compagnons, il réclame d'identifier le personnage qui s'est manifesté : « *Est-il bien le Crucifié, ce Jésus qu'il voulait accompagner jusqu'à mourir avec lui ?* » Il demande à le faire par le "voir" et le "toucher". Quel est le sens de sa requête : une demande de preuve ou une demande de signe lui permettant d'authentifier l'expérience faite et d'identifier de façon vérifiable l'identité de celui qu'il rencontre ? Peut-être même recherche-t-il la proximité jusqu'au toucher, la recherche d'une identification avec lui jusque dans la croix, comme semblait l'indiquer sa réponse à Jésus après son annonce de départ pour rejoindre Lazare qui était mort ? C'est vrai qu'on peut nommer "doute" ce refus d'adhésion immédiate et ce souci de vérité, mais alors est-ce vraiment condamnable ?

En tout cas, il précise le chemin qui pourrait le conduire à la Foi, si bien qu'on peut faire l'hypothèse que c'est de cela qu'il

manque le plus. Ce manque semble lié à son absence le « *premier jour de la semaine* » (v. 19). Ce récit raconterait alors comment Thomas recouvre la foi ; et ce temps, dit de doute, serait en fait la première étape du parcours qui lui permettra de rencontrer le Christ ressuscité en vérité et de trouver ce qui lui manque, qu'on appellera faute de mieux "la Foi". En suivant encore le récit, nous auront peut-être une chance de mieux percevoir ce qu'est la foi et surtout dans quelle condition elle peut naître.

Huit jours ont passé... du doute à l'intériorité.

Nous sommes donc, de nouveau, au premier jour de la semaine. Au premier coup d'œil tout semble se répéter à l'identique. La foi naîtrait-elle de la répétition dans un temps cyclique ?

Mais, en y regardant de plus près, on trouve quelques différences entre les deux événements. Bien sûr, l'un est retardé (donc

moins immédiat) mais surtout, si le lieu est toujours qualifié par son intériorité, ici les disciples se trouvent "à **nouveau** à l'intérieur", le premier jour est toujours le lieu de la nouveauté, le jour où tout est recréé. Quand Jésus se manifeste, c'est le présent qui est employé : "il vient" et non plus le passé, comme la première fois. Dans ce lieu de l'**intériorité renouvelée**, il n'est plus fait mention de peur. Enfin Thomas est avec eux, le doute ne l'a pas exclu du groupe des disciples, il ne l'a pas empêché de se joindre à eux dans ce temps et ce lieu "intérieur" où le Crucifié se manifeste vivant.

La venue du Ressuscité marqué de la croix !

En ce lieu intérieur, Jésus vient. Il ne surgit pas de l'extérieur mais "se tint au milieu", au plus intérieur de l'intérieur comme dirait Augustin. Ce n'est pas d'abord Thomas qui le voit mais lui qui se manifeste. Sûrement, il doit se donner à voir puisqu'il dit « *voici mes mains* » (v. 27) et qu'il dira « *parce*

que tu me vois» (v. 29), mais ce voir semble particulier. Comme souvent dans les récits de "vision" de la Bible, le texte déplace le registre de la vision vers le registre de la parole : nulle description détaillée des marques de clous et de la plaie que Thomas voulait absolument "voir", au contraire ce sont les paroles du Ressuscité qui sont rapportées en détail. Cette "apparition" semble donc plus "entendue" que "vue".

La parole de Jésus qui manifeste sa présence dans le texte ne comporte aucune remontrance explicite à Thomas, au contraire elle prend l'initiative d'accéder point par point à sa demande et même d'inviter Thomas à aller jusqu'au bout de sa quête, à l'accomplir jusqu'au terme qu'il avait lui-même fixé : « *Ne sois plus incrédule mais croyant.* » (v. 27)

La réponse de Thomas n'est pas l'exécution de son projet dans les formes où il l'avait fixé, sur le registre sensoriel du voir et du toucher. Elle se fait elle aussi sur le registre de la parole, d'une parole de foi : « *Mon Seigneur et Mon Dieu !* » (v 28), reconnaissance de la divinité du crucifié, confession de sa Seigneurie sur sa propre vie.

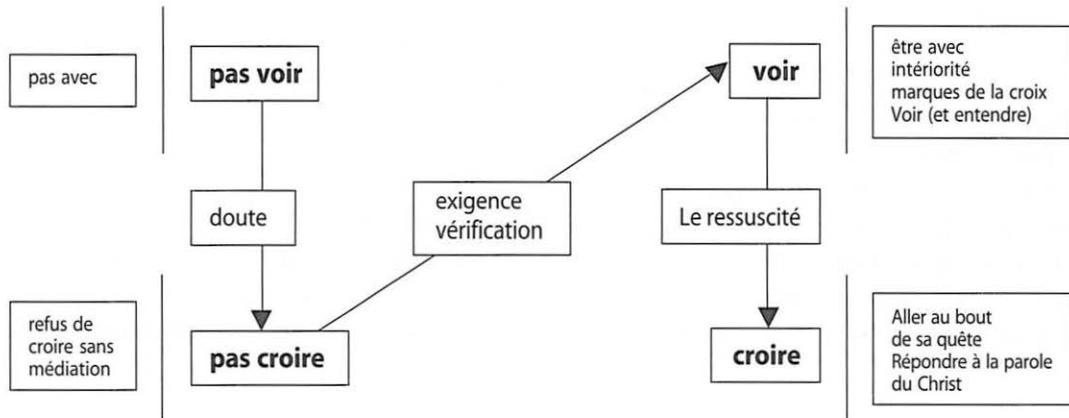
De la foi à la foi...

La parole finale de Jésus comporte deux phrases. La première « *parce que tu vois, tu crois* » semble valider l'itinéraire de Thomas. Mais qu'est-ce que voir ? et qu'est-ce que croire ?

En l'absence de Thomas, Jésus avait montré ses mains et son côté, il avait parlé, envoyé, soufflé sur eux l'Esprit... Et ils déclarent avoir « *vu le Seigneur* » ! Étrange façon de voir.

Thomas, quant à lui, semble effectivement passer de l'incrédulité à la foi. Cela ne s'est pas opéré sans signes. Le premier signe posé l'a été par les Douze eux-mêmes, qui se sont réunis le premier jour de la semaine en une intériorité renouvelée. Le deuxième est à l'initiative du Christ lui-même qui se manifeste au cœur de cette intériorité et permet à Thomas d'aller jusqu'au bout de son exigence de vérification : c'est bien le Crucifié qui est ressuscité. Au cours du récit, le "voir" se déplace du registre sensoriel vers le registre de la rencontre authentifiée où se noue un dialogue.

On peut schématiser l'itinéraire de Thomas ainsi :



Grâce à lui, nous apprenons donc les conditions d'un véritable voir qui fasse sa place à l'exigence de vérité et au doute qui l'accompagne.

Comme Thomas, ne nous payons pas de mots...

Mais la deuxième phrase de Jésus est une "béatitude" qui conclut ce passage et nous invite à faire un pas de plus : il existe un passage entre la non-foi et la foi qui ne passe

pas par le voir « *Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* ». Alors que justement nous voudrions dire le contraire : heureux ceux qui ont vu comme tous les disciples jusqu'à présent dans cet évangile (Marie de Magdala, Pierre et l'autre disciple, les Douze, y compris Thomas maintenant).

Quelle pourrait donc être cette voie qu'il nous faut trouver (à moins que vous ne l'ayez vu vous aussi !). Il me semble que le texte lui-même nous invite à prolonger la voie qu'il esquisse en déplaçant le voir vers le registre de la parole, qui semble plus adéquat pour faire ce parcours.

J'imagine ce parcours. D'abord, refuser les discours faussement évidents qui semblent mener immédiatement aux certitudes. Chercher des signes, des signes authentiques. Pour cela, ne pas cesser de chercher ensem-

bles malgré les doutes ; se donner rendez-vous pour créer des lieux d'intériorité renouvelée... S'exercer à voir et à entendre en vérité... Savoir attendre parfois "huit jours", parfois plus... jusqu'à ce qu'il survienne "au milieu"...

« *Heureux ceux...* »

J'entends cela comme une promesse !

« *Heureux ceux...* »

J'entends cela comme une tâche à accomplir !

Le Christ, Celui qui parle la langue des hommes...

par M^{gr} Georges GILSON

Archevêque de Sens-Auxerre
Prélat de la Mission de France

Ouvrons demain*

Ils étaient une dizaine. Des jeunes de quinze à dix-neuf ans. Un soir de décembre, à quelques heures de Noël ! Ils voulaient connaître l'évêque et lui posaient des questions. Je suis allé à leur rencontre ; nous avons passé un bon moment. Sympathique.

Ils habitent cette région bénie du soleil et de la terre, qui offrent aux vigneronns un vin bourguignon d'heureuse qualité. Ils ne sont pas des piliers d'église. Avant de sortir

Les sous-titres sont de la rédaction.

tous les ustensiles et les ingrédients nécessaires à la "raquette", ils m'ont lancé une question qui semblait être un piège, – ce qui n'était pas...– : « *Croyez-vous au spiritisme ? Avez-vous consulté des cabinets de voyance ? Avez-vous déjà fait tourner des tables ? Comment communiquez-vous avec l'au-delà... ?* ».

Pour eux, ne suis-je pas un spécialiste de la vie des esprits, un communicateur avec les ombres, un dialoguant avec Dieu et ses saints ! Je dois donc avoir un "truc", une technique, un portable particulier qui me donnent l'autorisation d'entrer en relation avec l'invisible et qui me livrent la longueur d'ondes pour rejoindre la sphère de Dieu. Un Dieu qui parle.

Échanges sympathiques. Conversations rapides. Réparties sans complaisance. Ils voulaient connaître mon savoir-faire, découvrir ma compétence. J'ai eu du mal à leur faire accepter que pendant mes soixante-dix années d'existence, je n'avais jamais cherché à avoir des révélations ésotériques, à posséder l'avenir, à recevoir un message secret, à aller dans le domaine nocturne de l'au-delà. Jamais.

Ils étaient déçus ; je devenais à leurs yeux un homme étrange... Je sortis de ma poche mon petit Nouveau Testament ; ce livre – tout usé, avec plusieurs pages déchirées ou froissées – ne m'a pas quitté depuis de nombreuses années. Devant toutes les techniques modernes de communication, ce bouquin avait une allure minable. Je leur dis : « *Voilà mon portable ! je l'ouvre souvent. Je n'ai pas d'autre code pour entrer en communion avec Dieu. C'est Dieu qui a toujours l'initiative. La Parole est offerte. Dieu n'a pas d'autres routes, d'autres chemins pour nous parler que d'utiliser les langues des hommes. Et cela Lui suffit.* »

Nous étions à quelques heures de Noël. Et j'exprimais, ce soir-là, l'immensité du mystère de l'Incarnation. Jésus est né d'une femme. Le nom de sa mère est Marie. Il reçoit de son Père le nom de l'Emmanuel, Dieu avec nous. « *Et le Verbe s'est fait chair ; il a habité parmi nous...* »

L'apôtre saint Jean qui, jeune, osa courir l'aventure avec Jésus de Nazareth et qui le suivit jusqu'au Golgotha, là même où on le

crucifia pour le faire définitivement taire, Jean témoigna toute sa vie de la Résurrection de Jésus : le Seigneur-Christ est vivant ! Plus de cinquante ans après, il écrivit le quatrième Évangile et introduisit les chapitres par ce prologue : « *Au commencement était la Parole ; et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Tout fut fait par elle, et sans elle rien ne fut... La Parole était la lumière véritable, qui éclaire tout homme... Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître* »... L'ultime révélation de Dieu nous est donnée. Essayons simplement d'entrer dans ce secret. Devenons des femmes et des hommes de Foi chrétienne. Laissons nos intelligences être baignées dans la lumière de l'Esprit. Ouvrons demain !

Jésus chercheur d'humanité en dialogue avec son Père

La présence de Jésus en son pays de Palestine, son éducation dans la culture juive, son enseignement pendant les trois années de

vie publique, ses faits et gestes au service d'une population malheureuse et désemparée révèlent sa personnalité profonde. La lecture des Évangiles manifeste clairement un triple engagement gravé sur la carte d'identité de ce galiléen qui, en quelques semaines, s'est imposé à une opinion publique en quête de sens.

Jésus est sur les routes. Il ne s'installe pas. Il n'a que les pierres du désert pour reposer sa tête. Il a quitté la maison maternelle de Nazareth pour n'y plus revenir. Il se veut "aux affaires de son Père..." Il marche... il marche et va au devant des foules ; il ne s'arrête pas aux frontières ; il ne se lie à aucun clan, aucun parti, aucune idéologie. Il veut rejoindre, dans des rencontres particulières et situées, l'universelle humanité. Il est vraiment le fils de l'Homme. Il circule de villes en villages. Librement. En prophète. Il bouscule les lois, les coutumes et les habitudes. Il pousse la conscience de chacun à rejoindre l'essentiel, au cœur de l'être humain où se cache et se découvre le sens de son existence, où fleurissent l'espérance et l'amour. « *Aimez-vous les uns et les autres, comme je vous ai aimés... Aimez vos enne-*

mis ! » dit-il avec une autorité qui déconcerte. Là est son Évangile. C'est pour tout le monde une bonne nouvelle. Aujourd'hui encore, 2000 ans après !

Il est une deuxième situation révélatrice qui s'inscrit dans le quotidien des quelques mille journées de sa vie publique : Jésus ne dédaigne pas s'asseoir à la table de toutes celles et de tous ceux qui l'invitent. Il va aux noces à Cana. Il est reçu par Zachée, ce petit homme, fonctionnaire des impôts, et qui plus est, fraudeur ; il s'arrête dans la maison de deux sœurs, Marthe et Marie, qui vivent avec leur frère Lazare ; il participe au repas chez un pharisien, au cours duquel il pardonnera ses fautes à une femme de mauvaise vie ; il mange avec les publicains et les pêcheurs ; il ouvre la table aux pauvres et aux abandonnés. Il impose le dialogue et apprend la convivialité à tous ceux qui ont perdu le goût de la rencontre et de la communication.

Jésus préside l'ultime repas, celui de la Pâque. C'est la veille de son arrestation, de son jugement inique et de sa crucifixion aux portes de la ville de Jérusalem. C'est la Cène,

instant chargé de puissance spirituelle et d'émotion qui sera confié aux croyants pour qu'il devienne le mémorial éternel. Repas par excellence et commandement de Jésus : « *Faites cela en mémoire de moi* »... Depuis ce jour, et dans la lumière de la Résurrection pascale, le Repas eucharistique est le temps sacré où Dieu se donne. Comme à l'auberge d'Emmaüs, le Ressuscité s'arrête au bout du chemin et partage le Pain. Comme sur les rives au bord du lac, le Ressuscité offre du Pain et des poissons. Alors les Apôtres le reconnaissent ; la Parole n'était plus éteinte et muette ; le "Verbe" se faisait gestes et liens ; il habitait toujours parmi nous !

Enfin, il est un troisième moment qui révèle le mystère de Jésus. Jésus monte sur la colline. Il prie. Il avise son Père. Il se veut à l'écart ; il ne se retire pas du monde. C'est le monde entier qu'il porte devant son Père des Cieux. Ses amis aperçoivent leur maître en contemplation et en adoration, lui qui jamais ne se mettra à genoux devant des choses et des hommes, des idoles et des rois. Ils ne le dérangent pas... mais ensuite, ils lui demandent d'accueillir leur désir de le suivre là où

le dialogue secret s'établit dans l'intimité de son Père. Dieu lui-même. À chaque décision capitale que Jésus doit prendre, il fait ce détour sur la montagne de la prière, à la rencontre de l'Invisible. Nul n'a entendu sa conversation spirituelle. Un jour cependant, Jésus laisse transparaître sa joie et son action de grâce : « *Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, et qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler* ». Ainsi, le Père et le Fils se parlent, illuminés par l'Esprit. Ils se parlent en "adultes".

Nous voici au cœur du mystère de la personne unique de Jésus ; celui-ci éblouit l'âme par sa lumière, plus intense et plus puissante que tous les projecteurs et les phares inventés par les sciences humaines. L'attitude simple et limpide de Jésus laisse découvrir aux lecteurs la véritable identité de celui qui est venu d'ailleurs : son père est Dieu et son nom s'inscrit en lettres d'or, "le Verbe s'est fait chair", il est la Parole "interactive". Il fait apparaître le sens profond et caché de l'être humain ; il permet une meilleure connaissance de l'humani-

té : l'être humain est "une personne". Le paradoxe est grand ; l'intelligence est déroutée... La découverte du mystère de Dieu éclaire d'une lumière neuve et originale la nature humaine et son opacité ténébreuse : « *O, homme, veux-tu te mieux connaître et atteindre le fond de ton être, cherche celui que nous nommons le Christ, Jésus de Nazareth. Son enseignement, dans son Évangile est à ta hauteur !* ».

Croire en Jésus ressuscité

Les Apôtres et les premiers chrétiens ont travaillé avec liberté et ténacité pour mieux comprendre la personnalité de Jésus, leur Maître et Seigneur ; ils ont utilisé les concepts, les doctrines, les outils intellectuels de leurs contemporains ; ils ont forgé des mots nouveaux et des expressions inédites afin de mieux saisir cette réalité lumineuse et complexe tout à fait unique. Et ils ont offert à l'humanité tout entière, une définition de l'homme et de la femme qui les a sortis de la gangue de leur être primitif : l'être humain est une personne. La nature humaine trouve

son essence, sa structure dans le fait qu'elle se révèle à elle-même dans une relation interpersonnelle unique dans la création. Elle est parole et communication. Elle se réalise authentiquement dans l'amour. C'est l'Amour qui est le "fond commun" de toute l'humanité. Comme Jésus, le Christ, est Parole libre et aimante de son Père, dans la lumière et la communion de l'Esprit, tout être humain est une personne qui communique. L'isolement conduit au néant. L'Amour ouvre à l'éternité. Il est divin.

Il faut comprendre que cette révélation est d'une richesse spirituelle surnaturelle. Nous sommes habitués à entendre et raconter ces affirmations. Les mots nous semblent parfois usés par le temps et cassés par les misères et les péchés, les drames et les mensonges. Cependant, l'humanité tout entière a fait un bond en avant extraordinaire. Au cœur des tempêtes et des tremblements de l'Histoire, nos civilisations modernes se nourrissent encore de cette révélation. L'être humain puise sa grandeur dans la connaissance qu'il a d'être une personne capable d'aimer. D'aimer à la manière de Jésus, le Christ.

« Aimez-vous les uns et les autres comme je vous ai aimés... ». D'aimer jusqu'à donner sa vie, donner la vie. D'aimer dans la lumière de la Résurrection : la mort est vaincue. La croix du Golgotha est la clé qui ouvre au-delà de l'horizon terrestre. "Toujours" n'est pas un mot pour rêveur désespéré !

Le respect de toute personne humaine trouve sa source ultime dans cet acte de foi chrétienne professée et vécue avec d'autres chercheurs de vérité et de liberté. Les droits de l'homme ont été élaborés dans le contexte d'une civilisation occidentale qui pendant vingt siècles a été irriguée par la pensée chrétienne. C'est un fait historique... Il est aussi un autre fait historique : les responsables d'Église n'ont pas été assez clairvoyants pour accompagner plus positivement cette naissance nouvelle d'une humanité qui cherche à construire une civilisation de la Fraternité universelle. Ce sera l'œuvre du troisième millénaire. Nous nous y engageons.

Je n'oublie pas le mal et le péché ; je n'oublie pas la condamnation de l'Innocent et le vendredi de la crucifixion ; je n'oublie pas les amours bafouées et les enfants défigurés ;

je n'oublie pas le désenchantement du monde et la perte nocturne du sens de l'existence ; je n'oublie pas les génocides et l'Holocauste, les goulags et les guerres fratricides... La liste peut être longue ; elle est longue ! Mais ces événements ne font pas de notre terre une nuit sans fin... Le soleil se lève ; Pâques éclaire toujours le vendredi saint. Les puissances de mort n'ont jamais le dernier mot. La Résurrection a cassé les fermetures des prisons de l'âme. Le tombeau est resté ouvert. La Parole a sillonné toutes les routes de l'univers. L'avenir germe... L'Amour gagne. Il gagne envers et contre tout. Le pardon est toujours à portée de mains.

Oser prendre sa part du monde

Le contexte dans lequel nous témoignons de cette vérité évangélique est tout nouveau. Aujourd'hui encore nous osons la confiance et la fraternité. Et nous avons raison. Nous pouvons montrer la pertinence de l'anthropologie chrétienne. Cependant, il nous faut découvrir un nouveau mode d'ap-

proche et une manière nouvelle de situer le rapport de la pensée du Christianisme et du monde postmoderne. Nous sommes plongés dans un monde scientifique aux découvertes techniques jamais égalées, et nous avons construit une société aux structures démocratiques ; celle-ci et celui-là, pour mieux accueillir la proposition de la Foi, doivent pouvoir exiger de nous, chrétiens, une réforme de nos institutions et un ressourcement de notre théologie qui inscrivent le Message éternel dans le troisième millénaire. Rude tâche autant que nécessaire !

Les Sciences sont de l'ordre de la connaissance ; elles s'appliquent à découvrir les fonctionnements des choses et des êtres ; elles s'intéressent au "comment" ; elles laissent de côté le "pourquoi". La finalité n'a pas de sens pour celui qui est en quête de connaissances. Et pourtant les découvertes scientifiques offrent des techniques qui décuplent les pouvoirs des hommes sur la nature et plus encore sur eux-mêmes. C'est ici que les Sciences troublent les consciences. L'éthique, refusant de se soumettre mains et pieds liés aux experts, en appelle à la sagesse des philo-

sophes et des maîtres religieux. La tentation des politiques serait alors de croire qu'il leur revient de juger, de trancher, de dire le mal et le bien, de se faire dieu ! Au point où nous en sommes arrivés, les scientifiques sont conduits à être aussi des philosophes. Et les politiques ne peuvent se refuser d'être des hommes qui dialoguent avec les sages, les moralistes et les religieux. L'avenir de notre civilisation sollicite la capacité de nos contemporains de se soumettre ensemble à une quête pluridisciplinaire ; la vérité de l'Humanité et la vocation personnelle de chaque être humain dont la dignité est sans bornes sont à ce prix. La vérité évangélique y a sa place. Nous la revendiquons. Et cette revendication est salutaire.

Le nom chrétien de Dieu

Mais il nous faut conclure. Et pour conclure, nous revenons au point lumineux de la Foi chrétienne : Dieu est Amour. Jésus, le Christ, fut ainsi la Parole du Père pour annoncer au monde la véritable iden-

tité de Dieu. Le mot "amour" – particulièrement dans la langue française – est un concept chargé de multiples situations et de plusieurs compréhensions. La langue grecque utilise de nombreux mots pour exprimer l'amour : l'amour passion qui occupe tout le champ de la conscience et éveille l'anarchie des sens et du cœur : la personne est soumise à l'éros ; l'amour que la raison dirige et que l'intelligence façonne s'exprime surtout dans l'amitié ou un amour familial ; l'amour des choses et des belles lettres... Deux mots ont été inventés par les chrétiens de la première génération : la charité ou l'agapè.

Le vocabulaire de leur époque ne leur donnait pas la possibilité de dire le vrai sur Dieu, tel qu'ils l'avaient découvert en fréquentant Jésus, leur Christ et Seigneur. D'ailleurs aucun mot ne peut enfermer Dieu ! La charité exprime le don sans retour, le charisme qui illumine l'esprit et le cœur pour un service du prochain. La charité, c'est l'engagement et le pardon. La parabole évangélique de l'enfant prodigue donne une définition imagée de l'amour extraordi-

naire du Père qui guette nuit et jour le retour de son fils ; et celle du bon samaritain ouvre le chemin de la conversion du regard et du bonheur.

Mais le mot le plus authentique qui nous est offert par les Évangélistes et l'Apôtre Paul a une puissance d'évocation étonnante : "l'Agapè". Malheureusement, ce Nom divin n'est pas entré dans notre vocabulaire français. Sinon par une incidence : les agapes sont des festins amicaux qui rassemblent des hommes et des femmes dans un bonheur certain. Dieu est celui qui invite à sa table. Le repas pascal est le moment de

la convivialité par excellence. Dieu se donne. Dieu établit la relation charismatique la plus forte et la plus heureuse. Il est communication au sein même de son être trinitaire. La Parole se reçoit et se donne sans mesure dans la lumière de l'Esprit que précisément nous nommons l'Amour. Et nous lui ressemblons. À son image et à sa ressemblance Dieu nous crée. Par grâce. J'aimerais que les chrétiens chantent Dieu sous le vocable de "l'Agapè". Alors que partout le nom de Dieu est prononcé, loué, prié, chanté, voire récupéré, et même sali et bafoué, donnons à Dieu son propre nom chrétien : tu es l'Agapè !





Lettres à Sébastien *

par Jean-Marie PLOUX

prêtre de la Mission de France

**Jean-Marie, que nos lecteurs
connaissent bien, est l'auteur du livre
Lettres à Sébastien.**

**Nous l'avons présenté dans le numéro
205 de notre revue. Nous en
reproduisons un extrait que nous
faisons suivre d'un dialogue avec un
internaute.**

Jean-Marie,

Je prends le relais de Sébastien ! bien que je sois
intéressé par ce que tu lui as dit, je continue à penser
que la foi est tout à fait irrationnelle. D'ailleurs
toi-même dis qu'elle ne se démontre pas !

Salut !

Philippe

Philippe,

Il faudrait d'abord s'entendre sur le
mot raison. Simplifions : le plus souvent,
aujourd'hui, quand on emploie ce mot, on a
en tête la raison scientifique, c'est-à-dire
celle qui cherche à connaître la réalité et à

* Éditions de l'Atelier, 2000.

comprendre son fonctionnement. Elle procède en effet par démonstration ou vérification d'hypothèses selon des procédures strictes. Je ne crois pas, en effet, que la foi en Dieu relève de cette raison-là ou de cet exercice-là de la raison. Mais je te fais remarquer, en passant, que même la raison scientifique la plus rigoureuse a besoin de l'imagination, doit tenir compte du hasard et de l'irrationnel pour formuler de nouvelles hypothèses. Il y a des choses qui donnent à penser... et qui ne sont pas prévues dans le scientifiquement correct ! Ça ne devrait pas tellement t'étonner, graine d'artiste !

Et puis il y a la raison selon laquelle nous conduisons notre existence. Celle qui entre en jeu quand nous avons des choix à faire et que nous ne nous laissons pas mener par les seules impressions ou par les sentiments. C'est la raison pratique qui entre en jeu dans les choix d'existence et les choix éthiques.

Enfin, on devrait distinguer une fonction critique de la raison qui s'applique à tout exercice de la raison. C'est la force de la raison de

pouvoir s'auto-critiquer. Est-ce que ça tient debout ? Est-ce logique ? Cela respecte-t-il les principes posés au départ ? Ces principes sont-ils universalisables ? Est-ce conforme aux Droits de l'Homme ? Autant de questions qui relèvent de cet exercice critique de la raison...

Cela précisé, comment situer la foi ? Je prendrais l'image d'une étoile.

- Au premier angle, il faut accepter de se poser les questions essentielles de notre existence. « Pourquoi suis-je sur terre ? Quelles sont les conditions d'une humanité digne de ce nom ? Comment trouver le vrai bonheur ? » Naturellement, on peut s'y refuser et vivre dans l'immédiat en prenant ce qui vient comme ça vient. Du moins, tu dois bien admettre qu'il n'est pas contraire à la raison de s'interroger sur le sens de sa vie, sur le pourquoi de l'univers, sur les fondements de l'éthique, sur la signification de l'art, etc. En tout cas, c'est bien ce que tu fais maintenant en m'assiégeant de tes questions !

- Au deuxième angle, celui qui choisit de croire accueille le témoignage de foi des croyants comme une parole à Dieu et *sur*



Dieu, qu'il reçoit comme une parole *de* Dieu. Cela ne relève pas d'abord de la raison, mais du cœur disait Pascal, c'est-à-dire de l'intuition. Il faut corriger ce que je viens d'écrire. Il est vrai que cela ne relève pas directement de la raison, ce n'est pas le fruit d'un raisonnement, c'est une démarche d'humilité. Il s'agit d'accueillir le témoignage d'autres que soi sur la vérité. Cela ne veut pas dire pour autant que ce soit irrationnel. Ou alors il faudrait admettre que tous les témoins de la foi au long de l'histoire soient dépourvus de raison ou bien n'aient pas su s'en servir. Ce qui est, tout de même, un peu difficile à soutenir...

• Au troisième angle, s'ouvre un champ d'exploration à la raison. Les choses peuvent être dites simplement : cela conduit à quoi de croire en Dieu ? À quelle vision de l'homme et du monde ? À quels choix d'existence ? Quelles en sont les conséquences pour soi-même et pour les autres ? Finalement nous ne sommes pas si loin de la démarche du chercheur scientifique lorsqu'il fait une hypothèse, à première vue un peu farfelue, et qu'il essaie de voir ce que cela donne et où cela le

conduit. Et puisque tu travailles dans le cinéma, on pourrait dire : ce sera quoi le scénario de l'histoire de l'humanité avec Dieu ? Qui doit être Dieu et quel doit être son rapport à l'homme pour que les hommes soient des hommes heureux ... ou moins malheureux ?

• Il faut alors se porter au quatrième angle qui est celui de l'exercice critique de la raison. Le scénario peut toujours tomber dans le délire ! Nous savons tous que, de leur conviction que Dieu existe, des hommes ont tiré, au long de l'histoire, des conséquences aberrantes et meurtrières pour l'homme. Les suicides collectifs de certaines sectes ou les massacres de ces dernières années en Algérie en sont de tristes exemples. Au long de l'histoire, le fanatisme a laissé derrière lui des cimetières dans toutes les religions et l'on se souvient encore avec horreur, chez nous, du massacre de la saint Barthélemy. La raison doit, ici comme ailleurs, jouer son rôle critique. Pour ne pas rester dans l'abstrait, je prends l'exemple d'un chrétien puisque c'est le mien. La raison critique doit me faire entendre ce que les autres croyants expriment de leur foi. Elle doit me conduire à prêter

l'oreille à ce que tu dis, toi, Philippe, ou d'autres qui cherchent ou sont hors de la foi. Elle doit me rendre attentif aux athées déclarés et à leurs raisons. Elle met en face de moi la proclamation universelle des Droits de l'Homme et me contraint à juger si la conduite des chrétiens dans l'histoire ne les a pas piétinés. Même, et surtout, au nom d'une conception de la vérité religieuse !

- Enfin, il y a un cinquième angle qui représente la force critique de l'Évangile et du souvenir de la vie et de la mort de Jésus. Ses raisons de vivre et de mourir. Cette force critique peut aller contre ce que la raison soutient et défend. Elle s'exerce à partir du lieu des pauvres, des exclus, des marginaux de tout système. La rationalité de la raison n'est pas neutre, elle s'inscrit dans des visions de l'univers, des stratégies. Il lui arrive de ratifier des partis pris, des dominantes et même des dominations.

Je te donne un exemple. Au camp de concentration de Dachau, une épidémie de typhus s'est déclarée dans les dernières semaines. Les malades ont été regroupés dans des baraques pour les isoler du reste des dépor-

tés. Des militants du Parti Communiste se sont réunis pour décider de la conduite à suivre. Fallait-il ou non envoyer des camarades pour soigner ces moribonds au risque de mourir avec eux ou bien fallait-il épargner les survivants pour les combats pour l'homme qui suivraient la Libération ? Leur conscience obéit à la "raison" et ils se gardèrent pour l'avenir. Le même dilemme se posa à des chrétiens qui choisirent d'aller dans ces baraques. Je ne critique pas le choix des communistes. Je ne magnifie pas celui des chrétiens. D'ailleurs, du lieu de mon confort actuel, comment pourrais-je porter quelque jugement ? Je te donne cet exemple seulement pour t'expliquer ce que j'entends lorsque je dis que la logique évangélique peut entrer en conflit critique avec la raison. C'est le point de vue de la personne dans son unicité, du plus pauvre dans l'immédiateté de sa requête d'humanité, du "rien" dirait saint Paul.

Comme tu le vois, nous sommes très loin des oppositions simples – et même simplistes – entre raison et foi.

À bientôt ?

Jean-Marie



Les copains de Sébastien

par Jean-Marie PLOUX

prêtre de la Mission de France

**À la fin du livre *Lettres à Sébastien*,
la possibilité était offerte aux lecteurs
d'entrer dans le dialogue... Certains
l'ont saisie. Nous en livrons un exemple,
c'est certainement la meilleure
introduction au livre !**

Bonjour Jean Marie,

Je suis un inconnu de 34 ans, (analyste programmeur au chômage, je viens d'être diplômé).

Je tiens à te prévenir d'abord : je risque de dire des choses pas très plaisantes sur un livre que tu as écrit, mais j'essayerai quand même d'être constructif.

Je viens de survoler *Lettres à Sébastien* et je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais, et je vois que Bilal, Philippe, Sébastien et même les filles ont été convaincus en 2 ou 3 lettres du bien fondé du catholicisme, et d'après les réponses que tu as faites, j'en ai déduit que certains des emails qu'on t'a envoyés ont été "épurés" ou "raccourcis", et c'est dommage.

Ce qui m'a peiné le plus, c'est d'apprendre à la fin du

livre que ces personnages ont été recomposés à partir de multiples visages (alors la tempête et les vacances à Compostelle, c'est bidon ?).

Ça me gêne beaucoup, et ça me donne l'impression que tu as filtré des emails pour enlever ceux qui contiennent des affirmations ou des questions embarrassantes, du style : « Si dieu est omniscient, et omnipuissant, alors le hasard n'existe pas et par conséquent le libre arbitre non plus » ou encore : « Dieu a fait l'homme à son image, il n'est donc pas parfait, car c'est cette imperfection qui fait de l'homme quelque chose d'intéressant. »

Bref, il y a des questions auxquelles je n'ai pas trouvé de réponse, ni même de prémices d'ouvertures dans ton livre. Je trouve qu'il y a beaucoup de théorie (peut-être que certains y trouveront leur bonheur, comme les théoriciens, les étudiants et les artistes de cinéma art et essais).

Mais moi je suis un technicien. Je prends un exemple pour aller plus vite :

Je suis un technicien devant une machine à café. Si je dis qu'elle marche sans l'avoir fait marcher, je suis malhonnête. Si je dis qu'elle est en panne, je suis malhonnête aussi. Je dois donc tester la machine avant de faire un diagnostic, car tout le reste relève soit du mensonge, soit du pari (Blaise Pascal).

Ce qui signifie qu'un technicien honnête se doit d'être agnostique. Je suis aussi un bon technicien en informatique, et ça c'est mon serment d'Hippocrate à moi. Je ne me sens donc pas le droit d'affirmer que Dieu existe (une information est soit vraie, soit fausse, soit invérifiable).

Bon d'accord j'arrête, on ne pourra jamais rien prouver. Dans ce cas-là, je voudrais une raison de croire, une seule. Malheureusement, dans le contexte actuel, je doute que ce soit en vente libre...

Comme je disais, je veux être constructif, et j'espère que tu vas continuer à écrire.

Amicalement

Pierre

Pierre,

Je te remercie chaleureusement pour ton message qui s'inscrit bien dans le dialogue des *Lettres à Sébastien*. La question en effet n'est pas de dire des choses plaisantes ou non sur ce petit bouquin mais d'être sincère et vrai dans la recherche et l'échange. Je suppose que tu attends moins de moi des réponses à des questions qu'un écho à tes réactions.



Je comprends tout à fait que tu aies été déçu par la fiction à laquelle je me suis résolu pour présenter ces dialogues. Moi-même, au fur et à mesure où j'écrivais, je me suis pris d'amitié pour Sébastien, Philippe et leur bande et j'aurais souhaité qu'ils existent. Mais je n'ai pas pu faire autrement si je voulais ne pas éparpiller la réflexion dans tous les sens et assurer une certaine continuité dans l'échange. Cependant les questions et les situations sont réelles (la tempête y compris !). C'est leur re-composition qui est romanesque. Au reste je reçois des messages dans lesquels l'une ou l'autre se reconnaît assez bien dans tel ou tel de mes interlocuteurs. Mais là n'est pas le plus important sans doute.

Je voudrais rectifier une impression : mes jeunes interlocuteurs ne sortent pas du tout convaincus de ce dialogue. C'est peut-être parce que tu as "survolé" comme tu dis le livre que tu as ce sentiment. Sophie est catholique, elle l'était déjà. Je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'elle ressorte de ce dialogue comme elle y est entrée... Bien entendu l'auteur d'un livre ne saurait prétendre à rien de la part de ceux qui lui font l'amitié de lire son

livre, mais je dois te dire quand même que le livre ne perd rien à être lu avec patience dans la continuité. Du moins c'est ce que me disent d'autres lecteurs... Cela dit, il faut encore que je précise l'intention du livre. Ce n'est pas pour *convertir* qui que ce soit. Mais tenter de montrer à des jeunes d'aujourd'hui que croire en Dieu peut encore avoir du sens et illuminer une vie alors que beaucoup ne cessent de traiter la question par le mépris et encore, quand ils acceptent de la prendre en compte.

Avant d'en venir à tes questions directes, je voudrais ajouter quelques mots sur ta présentation. Tu es technicien, soit. (Entre nous, j'aurais bien besoin souvent d'un technicien en informatique car j'ai souvent du mal avec ces merveilleuses mais complexes machines !) Mais tu n'es pas *que* technicien. Personne ne se réduit à ce qu'il fait. Tu es un homme avec des sentiments, des désirs, des amitiés, des amours, des passions, que sais-je encore... et des questions sur le sens de ta vie et sur celle du monde. Autrement, tu ne m'aurais pas écrit ! Je ne veux pas dire par là que le technicien n'ait pas des questions à poser et surtout sa manière de poser les ques-

tions. Je dis seulement que l'homme est complexe et que tout en lui s'interpénètre.

« *Si Dieu est omniscient et omnipuissant, le hasard n'existe pas et le libre arbitre non plus.* »

D'abord personne – en tout cas pas moi – ne peut nier l'existence du hasard, du désordre ou du chaos. Évidemment, on peut dire que l'on attribue au hasard ce que l'on n'arrive pas encore à expliquer parce qu'on n'en connaît pas les lois. Laissons la question ouverte. Mais toutes les théories actuelles de l'évolution du vivant s'appuient sur un facteur de hasard dans la réplication de l'ADN, ce qui ouvre à la variété du vivant. Nous connaissons aussi des phénomènes de hasard dans la micro-physique ou l'astrophysique. Cela s'oppose-t-il à un *sens* ? On peut le croire. On peut aussi penser que le hasard est un facteur d'indétermination qui ouvre un champ de possibles. Autrement dit le hasard est une condition de la nouveauté, de la création. Comme tel il ne s'oppose pas du tout à un sens. À une condition : c'est qu'il n'y ait pas que le hasard. Il faut aussi des règles, des lois. Sans elle il n'y a pas d'organisation stable possible. Il faut donc penser ensemble : lois et hasard.

Mais le libre arbitre de l'homme peut aussi être considéré comme un facteur d'imprévisibilité, de hasard. La liberté de l'homme est un mouvement d'aménagement du réel, de son existence, de l'environnement, de la matière, etc. Elle suppose aussi des limites et des lois. Sans cela c'est la guerre absolue et l'anéantissement de l'homme. Au vrai, il n'aurait même pas pu émerger. Pour créer, construire, il faut à la fois un espace ouvert et des contraintes. C'est vrai de l'art, de la connaissance scientifique et des techniques. Et puisque tu travailles dans les programmes et les logiciels, tu dois comprendre cela immédiatement.

La question est alors : Cela est-il compatible avec une représentation de Dieu comme omniscient, etc., comme le Grand Horloger de l'Univers ? Je ne le pense pas. J'ai essayé tout au long de mes dialogues avec Sébastien et Philippe de montrer justement qu'une certaine représentation de Dieu qui allait de soi à l'époque de la Tradition, est devenue insoutenable à notre époque. (J'ai expliqué ça en détail dans le livre précédent auquel je te prie de m'excuser de te renvoyer : *Le christianisme a-t-il fait*

son temps ? Ed de l'Atelier.) Ce que je trouve passionnant aujourd'hui, compte tenu des mutations dans lesquelles nous sommes engagés, c'est que nous avons à repenser Dieu. Tout en sachant que nos représentations ne sont que des représentations.

« Dieu a fait l'homme à son image, il n'est donc pas parfait, car c'est cette imperfection qui fait de l'homme quelque chose d'intéressant. » J'avoue que je n'avais jamais pensé les choses dans ce sens-là. C'est la force de l'habitude. On dit cela pour inciter l'homme à devenir parfait comme Dieu est parfait. Mais c'est génial de renverser la proposition comme tu le fais ! Cela nous oblige à penser un Dieu qui serait en devenir. Et pourquoi pas en effet ? Un Dieu qui serait engagé dans l'histoire du monde et dans l'histoire des hommes, un Dieu qui aurait vraiment l'homme comme partenaire de leur histoire commune. Cela jette un éclairage tout à fait intéressant sur Dieu et nous débarrasse de la vision d'un Dieu immuable, extérieur au monde et tout puissant. C'est d'ailleurs ce que l'on devrait comprendre de Dieu dans la foi chrétienne si elle reconnaissait son implication en l'homme Jésus.

J'ai souri quand tu m'as donné l'image du technicien devant sa machine à café. « Si je dis qu'elle marche sans l'avoir fait marcher, je suis malhonnête. » Très juste. Et pourquoi en serait-il autrement de la foi en Dieu ou de l'amour ? Il y a des choses que l'on ne comprend que si l'on s'engage dedans, pas si l'on reste sur la rive. Évidemment c'est ennuyeux. On voudrait être sûr avant... Ça se comprend. Mais c'est complètement irréaliste. Pour les choses les plus importantes de la vie, il faut s'engager avant d'avoir fait le tour de la question. Alors, de l'intérieur, on voit si ça marche... à condition de faire en sorte que ça marche.

Enfin, tout en disant que l'on ne pourra rien prouver, tu me demandes une seule raison de croire, une seule.

Je n'en ai pas ou j'en ai mille. Mais en face de chacune tu pourras mettre une raison de ne pas croire, j'en suis sûr, parce que moi-même je les mets ! Croire en Dieu ce n'est pas un *savoir*, ni d'abord une connaissance du cœur et de l'intelligence. Autrement ceux qui doutent seraient idiots ou de mauvaise foi. Mais le doute fait partie de la foi. Sur ce point je te



renvoie à la lettre n° 16, page 70. Et j'en profite pour corriger une phrase qui n'a aucun sens : page 79, lignes 6 à 9, remplacer « *croit entre celui qui... jusqu'à homme fraternel* » par : « *pense entre celui qui croit, qui est traversé de doute mais continue de vivre sous le signe de la foi, et celui qui voudrait croire, qui ne le peut pas mais qui tente de vivre en homme fraternel.* »

Des raisons de croire en Dieu ? L'existence de l'homme comme être vivant doué de conscience ; le fait que l'humanité ne se soit libérée (?) de la foi en Dieu que depuis la Modernité alors que la foi en Dieu fait partie de son histoire depuis son origine, du moins ce que nous en connaissons ; le désir de l'homme de vivre des amours qui soient éternels ; le sort épouvantable d'hommes et de femmes qui tout au long de leur vie n'auront connu que la misère, la maladie, l'injustice ; etc. Mais tu peux mettre en face le hasard et l'absurde d'un monde insensé, l'illusion du désir, le scandale du mal et du malheur... Reste quoi ? Le doute ou la confiance. Et, de toute manière, le volonté de combattre pour un monde plus juste et plus fraternel que l'on soit ou non croyant.

Voilà quelques échos à tes réactions. Cela demanderait beaucoup plus de place. Mais puisque tu m'encourages à continuer à écrire !!

Nous sommes à la veille d'un nouveau siècle, et, plus proche de nous, d'une nouvelle année : je souhaite que tu y trouves le travail que tu recherches et que tu y trouves un véritable intérêt. Je te souhaite surtout une vie heureuse et de rendre heureux celles et ceux qui sont autour de toi.

Amicalement,

Jean-Marie

Bonjour Jean-Marie !

Tout d'abord je te souhaite une bonne et heureuse année 2001 (tiens c'est marrant, l'année dernière on faisait tout un tapage médiatique sur l'an 2000, et maintenant qu'on change vraiment de millénaire plus rien !) je te souhaite aussi un beau millénaire.

J'ai été touché par le fait qu'un écrivain me réponde à moi tout seul, d'ailleurs on reconnaît bien ton style dans ta lettre. Il va falloir que je fasse une approche plus approfondie de *Lettres à Sébastien*, j'avoue que j'ai réagi à chaud, et après t'avoir envoyé un premier



email, je me suis dit que j'y allais un peu sèchement avec un inconnu.

Alors pardon si j'ai été un peu abrupt.

J'ai été touché par ta sincérité de second degré. (C'est vrai qu'une histoire est vraie même quand on l'invente, puisqu'on l'a pensée et donc vécue. Je crois que c'est Boris Vian qui disait ça dans la préface de ses bouquins.)

Quand j'ai acheté ton livre, je cherchais quelque chose qui parle de Dieu sans aucun a priori ecclésiastique. Je voulais juste qu'on me parle d'infini, d'éternel, de libre arbitre, de création de l'univers, de compassion, d'âme, sans que ce soit sur un ton religieux, et c'est le titre de ton livre qui m'a influencé.

En le lisant, j'ai découvert autre chose.

Je sais que je vais avoir beaucoup de chemin à faire dans ma recherche sur Dieu, c'est vrai comme tu disais que je ne suis pas que technicien, mais je veux quand même porter une casquette objective.

Je suis devenu technicien par angoisse, à force d'être toujours contredit sans aucune logique et rabroué.

Désormais, je peux avancer une information avec certitude, j'ai gagné le droit qu'on ne me mente plus, en échange de quoi je suis forcé de penser ce que je

constate. Peut-être y a-t-il trop de manichéisme et de déterminisme là-dedans, mais justement, j'aimerais bien savoir si on est dans un monde déterministe (sans libre arbitre) ou aléatoire (sans omniscience). Einstein avait dit qu'il aurait voulu savoir si Dieu aurait pu faire les "choses autrement" et à la fin de sa vie, c'est à cela qu'il travaillait.

Enfin, bref, j'ai encore énormément de route à faire avant de trouver la paix, et merci pour tes échos sur ce que j'avais dit, ça m'a plu que tu dises que tu n'as pas de raison de croire et que tu en as mille : Évidemment, autrement la foi ne serait plus totalement un acte libre. (Je m'explique : si on croyait en dieu pour l'argent, ou pour gagner une place au paradis, ou encore par peur de l'enfer, est-ce bien une liberté ?).

Merci de me remettre dans mes godasses d'être humain en me disant que je ne suis pas que technicien. Merci de m'avoir consacré du temps.

Merci pour l'optimisme qui transparait dans ce que tu écris.

Merci de m'avoir fait me poser quelques questions.

À bientôt / amicalement

Pierre



Paroles de témoins

La Mission de France est née de circonstances historiques et de l'intuition et du sens missionnaire d'un homme : le cardinal Emmanuel SUHARD, archevêque de Paris de 1939 à 1949, intuition mise en œuvre par le père Louis AUGROS, premier supérieur du séminaire, à Lisieux (1942 à 1952).

Nous n'avons pas un fondateur qui nous aurait laissé une spiritualité à vivre et des constitutions ou règles à appliquer. Les prêtres de la Mission de France, au fur et à mesure de la mission qu'ils vivaient, ont puisé à des sources, avec une diversité de sensibilités spirituelles, auprès de Thérèse DE LISIEUX, de Charles de FOUCAULD, de Madeleine DELBRÉL, de Charles PÉGUY et d'autres encore.

Et pourtant se dessinent des traits d'une spiritualité commune à tous les membres de la MDF, liée à la mission reçue : c'est dans la rencontre des autres auxquels nous sommes envoyés et qui ne partagent pas notre foi que nous faisons l'expérience de la rencontre de Dieu, rencontre faite d'obscurités et de lumière. Ces cinq textes sont les témoins de sources où nous puisons pour vivre l'Évangile aujourd'hui.



Le premier rappelle l'intuition qui a présidé à la création de la Mission de France ; il est écrit par Jean RÉMOND, prêtre de la Mission de France, devenu évêque auxiliaire de la MDF de 1975 à 1988.

L'aventure de la Mission

« Depuis que la vapeur, l'électronique et l'atome, les révolutions de l'Espoir, la montée des jeunes nations, les sciences humaines, les nouvelles données de la natalité, la prise de parole des femmes sont venus en raz de marée successifs submerger les vieilles terres connues des hommes et de l'Église, tout, dans notre vie, est changé.

Il y a quarante ans, peu d'hommes dans l'Église avaient pressenti l'ampleur de ces mutations. Les plus lucides avaient perçu le décalage, le "mur" ou le "fossé" qui séparait l'Église d'une part importante de la popula-

tion. Ils constataient un phénomène grave de "déchristianisation". [...] Quelques-uns entendaient le sourd grondement de la vague de fond cachée sous les apparences. Tel Louis Augros qui, dans un vocabulaire typique des années d'après guerre, disait aux premiers séminaristes de la Mission de France rassemblés à Lisieux : *« N'oubliez jamais que si la Mission de France a été créée, c'est parce qu'un beau jour l'Église a pris conscience de la déchristianisation. Ce fait consiste essentiellement en un mouvement de civilisation qui enfante une nouvelle manière d'être homme, et cet homme naît païen... Cela se joue... non pas dans un petit secteur, mais au plan national et mondial... »*

La vocation de la Mission de France est ainsi clairement désignée. Des centaines de prêtres ont répondu à l'appel. « *Au plus profond de moi, Dieu a mis une telle passion de son Absolu que j'en suis dévoré. En moi qui me sens si pris dans le charnel, si passionné du mystère de l'aventure humaine, Dieu a jeté le feu de son Absolu...* » Ces mots d'André, tué par accident du travail sur les quais du port de Marseille, expriment, au plus profond, l'âme commune de la Mission de France. Passion de Dieu et passion de notre temps. Vivre l'aventure d'un monde à bâtir avec tous les hommes de bonne volonté, sûrs de l'Amour de Dieu pour notre monde en convulsion. Y semer sans compter le ferment évangélique, et voir par avance la Terre s'entrouvrir pour donner son fruit... Une cinquantaine d'autres frères, usés bien avant l'âge, sont comme André entrés dans le face à face avec Celui qu'ils ont voulu servir de tou-

tes leurs forces. Les traces de feu qu'ils ont laissées ne cessent de rejaillir en de nouveaux buissons ardents, comme il arrive quand la forêt brûle... [...]

Une même conviction, essentielle à notre vocation, nous habite : celle que l'Église n'est vraiment présente, compromise, engagée dans le combat pour la justice comme dans la rencontre des non-chrétiens, que si elle y est aussi par ses évêques et par ses prêtres. Voilà notre mission particulière, reçue de l'Église. C'est le véritable sens de la mission des prêtres-ouvriers, à l'histoire desquels nous sommes si intimement mêlés. »

Jean RÉMOND,
in *Aujourd'hui la Mission de France*,
Pierre GERBÉ et Yvan DANIEL,
Éd. du CENTURION, 1981.





Les deux textes suivants sont écrits par le Cardinal SUHARD.
L'un exprime l'intuition et l'inquiétude du cardinal Suhard face à ce mur qui sépare l'Église de la masse des gens, image souvent reprise.
L'autre, aux accents très contemporains, indique un type de regard et d'attitude spirituels : regarder le monde et les hommes avec le souci d'y discerner l'Esprit de Dieu à l'œuvre, les regarder avec un a priori d'amour.

Un mur à abattre

« Je voudrais vous expliquer ce que j'ai voulu faire, et vous résumer les intentions directrices de mon épiscopat.

Pour cela je vous demande de vous transporter avec moi, par la pensée, devant la basilique de Montmartre, et, là, de regarder ! À perte de vue, voici Paris ! Paris, la ville "achevée" et la ville inhumaine : Paris, ville de graves désordres et ville des saints. Sous ces toits qui fument, près de six millions d'habitants vivent et meurent, s'aiment ou se combattent, prient ou se désespèrent. Voilà la cité géante que Dieu m'a confiée en partage. Pourquoi ? Pour la sauver ! Sauver Paris : cela veut dire deux choses : sauver les âmes, et sauver la cité.

Sauver les âmes de Paris, telle est, mes frères, la première tâche. C'est de cette foule que j'aurai à répondre, au jour du Jugement. Comprenez-vous, alors, l'angoisse que j'éprouve ? C'est une hantise, une idée fixe, qui ne me quitte pas. Quand je parcours ces banlieues aux usines mornes, ou les rues illuminées du centre; quand je vois cette foule, tour à tour raffinée ou misérable, mon coeur se serre jusqu'à la douleur. Et je n'ai pas cherché loin le sujet de mes méditations. C'est toujours le même : il y a un mur qui sépare l'Église de la masse. Ce mur, il faut l'abattre à tout prix, pour rendre au Christ les foules qui l'ont perdu. »

Homélie du 5 décembre 1948
 in *Le Cardinal Suhard*, J. Vinatier, Paris,
 Le Centurion p. 386-387

Un monde nouveau

« Deux ans après la fin de la guerre, nous savons que la Paix ne ressemblera pas à celle qu'imaginait notre attente. Moins prochaine, elle ne sera pas un "retour" tranquille aux formes du Passé. [...] Quelque chose est mort, sur la terre, qui ne se relèvera pas. La guerre prend alors son vrai sens : elle n'est pas un entracte, mais un épilogue. Elle marque la fin d'un monde.

Mais, du même coup, l'ère qui s'inaugure après elle prend figure de prologue : préface au drame d'un monde qui se fait. [...]

Les souffrances qui affectent toute la terre ; les dangers qui menacent son lendemain ; les grands courants qui la traversent, sont moins les suites d'une catastrophe que les signes avant-coureurs d'un proche enfantement. Ou, plus exactement, le malaise présent n'est ni une "maladie", ni une décadence du monde. C'est une crise de croissance. Moment capital, que cette fragile et impétueuse adolescence ; substitution délicate de valeurs nouvelles aux structures jusqu'alors valables. Qu'est-ce qui meurt ? Qu'est-ce qui va vivre ? Il s'agit moins ici de dénombrer que de pressentir. [...]

Cette crise est une *crise d'unité*. Les grandes découvertes scientifiques ont engendré le mouvement et la vitesse. L'espace a changé de mesure. L'avion annule les antipodes et soude les continents. Les échanges se multiplient. Production, consommation, répartition, Économie et Finances : tout se tient au plan international. Le plus humble objet familier est le terme d'un long voyage. Chacun dépend de tous pour le simple fait de survivre. Mais aussi pour sentir et penser, car la Presse est partout. Et le film, avec elle : l'image, qui n'a pas de patrie, se pose d'écran en écran. Et les ondes, qui traversent tout, portent à tous, sans distinction, la musique, les nouvelles, la pensée de tous. Radio et télévision sont le cerveau et l'influx nerveux qui fait vivre pour la première fois la planète, au même rythme, dans le même présent. [...]

La société – surtout occidentale – opère une réforme de structure, qui rompt la continuité des traditions, trouble le jeu des règles établies, et remet en question les valeurs consacrées. »

In *Essor ou déclin de l'Église*,
lettre de Carême, 1947, Éd. du Vitrail, p. 3-5.



Thérèse DE LISIEUX, sans sortir de son carmel, a vécu l'épreuve de la foi, quand les évidences ou les certitudes disparaissent. Dans ce texte, extrait de ses manuscrits, elle dit combien cette épreuve lui fait vivre une solidarité avec tous ceux et celles qui ne croient pas en Dieu. Ce chemin de doute et de foi mêlés est souvent celui que nous vivons en partageant la vie d'hommes et de femmes ne croyant pas en Dieu.

La foi à l'épreuve

« Mère bien-aimée, vous la connaissez cette épreuve, je vais cependant vous en parler encore.

L'année dernière, le Bon Dieu m'a accordé la consolation d'observer le jeûne du carême dans toute sa rigueur, jamais je ne m'étais sentie aussi forte, et cette force se maintint jusqu'à Pâques. [...]

Je jouissais alors d'une foi si vive, si claire, que la pensée du Ciel faisait tout mon bonheur, je ne pouvais croire qu'il y eût des im-

pies n'ayant pas la foi. Je croyais qu'ils parlaient contre leur pensée en niant l'existence du Ciel, du beau Ciel où Dieu Lui-Même voudrait être leur éternelle récompense. Aux jours si joyeux du temps pascal, Jésus m'a fait sentir qu'il y a véritablement des âmes qui n'ont pas la foi, qui par l'abus des grâces perdent ce précieux trésor, source des seules joies pures et véritables. Il permit que mon âme fût envahie des plus épaisses ténèbres et que la pensée du Ciel si douce pour moi ne soit plus qu'un sujet de combat et de tourment... Cette épreuve ne devait pas durer quelques jours, quelques semaines, elle devait

ne s'éteindre qu'à l'heure marquée par le Bon Dieu et... cette heure n'est pas encore venue... Je voudrais pouvoir exprimer ce que je sens, mais hélas je crois que c'est impossible. Il faut avoir voyagé sous ce sombre tunnel pour en comprendre l'obscurité. Je vais cependant essayer de l'expliquer par une comparaison. [...]

De même que le génie de Christophe Colomb lui fit pressentir qu'il existait un nouveau monde alors que personne n'y avait songé, ainsi je sentais qu'une autre terre me servirait un jour de demeure stable, mais tout à coup les brouillards qui m'environnent deviennent plus épais, ils pénètrent dans mon âme et l'enveloppent de telle sorte qu'il ne m'est plus possible de retrouver en elle l'image si douce de ma Patrie, tout a disparu ! [...]

Jésus sait bien que tout en n'ayant pas la jouissance de la Foi, je tâche au moins d'en faire les œuvres. Je crois avoir fait plus d'actes de foi depuis un an que pendant toute ma vie. [...]

Je Lui [à Jésus] dis que je suis heureuse de ne pas jouir de ce beau Ciel sur la terre afin qu'Il l'ouvre pour l'éternité aux pauvres incrédules. Aussi malgré cette épreuve qui m'enlève *toute jouissance* je puis cependant m'écrier : — "Seigneur vous me comblez de *joie* par *tout* ce que vous faites" (Ps 91). »

In *Thérèse de Lisieux par elle-même, L'épreuve et la grâce*,
Grasset DDB, Paris, 1997, p. 195-198.





Madeleine DELBRÈL (1904-1964) a vécu à Ivry-sur-Seine, banlieue de Paris, en "terre marxiste", proche de la Mission de France à ses débuts. Elle développe une spiritualité de la fraternité exigeante avec ceux qui ne sont pas chrétiens. Elle est témoin par sa vie et ses écrits de ce que le quotidien des gens ordinaires est un lieu lumineux de révélation de l'amour de Dieu.

Nous autres, gens des rues...

Il y a des gens que Dieu prend et met à part.

Il y en a d'autres qu'il laisse dans la masse,
qu'il ne retire pas du monde.

Ce sont des gens qui font un travail ordinaire,
qui ont un foyer ordinaire
ou sont des célibataires ordinaires.

Des gens qui ont des maladies ordinaires,
des deuils ordinaires.

Des gens qui ont une maison ordinaire,
des vêtements ordinaires.

Ce sont des gens de la vie ordinaire.

Les gens que l'on rencontre
dans n'importe quelle rue.

Ils aiment la porte qui s'ouvre sur la rue,
comme leurs frères invisibles au monde
aiment la porte qui s'est refermée sur eux.

Nous autres gens de la rue,
croyons de toutes nos forces
que cette rue,
que ce monde où Dieu nous a mis,
est pour nous le lieu de notre sainteté.

Nous croyons que rien de nécessaire ne nous
y manque,
car si ce nécessaire nous manquait,
Dieu nous l'aurait déjà donné (NA, 67).

Madeleine Delbrèl

Vivre l'Évangile avec Madeleine Delbrèl

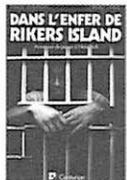
Jacques Loew, éditions du Centurion, 1994



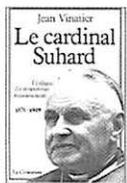
Des livres...



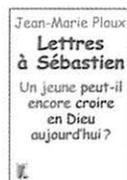
Jacques Leclerc,
J'aime les lointains,
DDB, 1999.
(Itinéraire spirituel d'un prêtre dans la rencontre
du monde chinois.)



Pierre Raphaël,
Dans l'enfer de Rikers Island,
Centurion, 1988.
(Un prêtre dans l'une des plus grandes prisons du
monde, en plein New-York.)



Jean Vinatier,
Le cardinal Suhard,
Centurion, 1983.
(Un livre d'histoire pour connaître les débuts de la
Mission de France.)



Jean-Marie Ploux,
Lettres à Sébastien.
***Un jeune peut-il
encore croire
en Dieu
aujourd'hui ?***
Éd de l'Atelier, 2000.
(Dialogue avec des
jeunes sur Dieu, la
foi... via internet.)



Jean-Marie Ploux,
***Le christianisme a-
t-il fait son temps ?,***
Éd de l'atelier, 1999,
290 p.
(Réflexions sur la foi
aux divers âges de
l'humanité.)

Une revue

La *Lettre aux Communautés* publie six fois par an les témoignages et réflexions des membres des équipes de la Mission de France, prêtres, diacres et laïcs, sur les questions d'aujourd'hui et la façon d'y vivre la foi. Parmi les dossiers récents :

- *Les Jeunes face à l'avenir*,
n° 200, janvier-février 2000
- *Foi et souffrance*,
n° 202, mai-juin 2000
- *Appels de l'art*,
n° 203, juillet-août 2000
- Deux numéros reprenant des témoignages et des réflexions sur le thème d'une session à Lyon, à l'été 2000 : "Dans un monde de mutations et d'incertitudes, vivre et proposer la foi chrétienne".
 - *Humbles chemins de vérité*, n° 205, novembre-décembre 2000
 - *Le chemin du fils de l'Homme*, n° 206, janvier-février 2001.

Le site internet



de la Mission de France

Pour en connaître un peu plus sur la Mission de France...

<http://>

www.mission-de-france.com



Propositions

Le Service Jeunes de la Mission de France



Le Service Jeunes a été créé en 1974 afin de faire partager à des jeunes de 17 à 30 ans l'intuition et la spiritualité de la Mission de France. Il souhaite ainsi aider les jeunes à vivre la mission dans leur vie de tous les jours et à confronter leur foi au contact des autres. Pour cela, il propose des activités telles que :

- des sessions d'hiver et d'été :
marches, chantiers, actions de solidarités,
créations artistiques, animation pastorale sur
des sites touristiques ;
- des rassemblements liturgiques :
veillée de prière, Pâques à l'Aube ;

... / ...

P r o p o s i t i o n s



- des formations biblique et théologique avec "l'École pour la mission" : parcours de croyant, parcours théo ;
- des opérations exceptionnelles comme l'animation de la soirée de Noël dans le métro.

Il souhaite également permettre à des jeunes d'enraciner leur foi et de nourrir leur vocation missionnaire en leur offrant des rendez-vous réguliers en des lieux fixes :

- chaque semaine, en Ile-de-France : "les Jeudis d'Ivry"
- tous les quinze jours,
en Midi-Pyrénées : "les Mercredis de Toulouse"
en Bretagne, "les Mardis de Rennes"
et dans le Nord "les Mardis de Lille".

Contact :

Alexis ADAM
Service Jeunes de la MDF
BP 101 - 3 rue de la Pointe
94170 Le Perreux-sur-Marne
Tél : 01 43 24 79 56 / 06 62 82 02 16
Fax : 01 43 24 79 55
Email : mdf@club-internet.fr

Il dispose aussi d'une maison d'accueil à Pontigny où s'inscrivent nombre de ses activités. Service d'Église, le Service Jeunes s'associe à d'autres mouvements et services afin de contribuer à la vitalité missionnaire de l'Église : Scouts de France, JEC, Mission Étudiante, Secours Catholique...

Une École pour la mission



Une intuition

L'École pour la Mission, créée en 1999, veut répondre à ce défi : Dans un monde en mutations, dans une société française où les Chrétiens deviennent minoritaires, comment vivre en chrétiens dans un dialogue avec ceux et celles qui ne partagent pas cette foi ?

Trois types de propositions

- **Des Parcours de Croyants**, cinq week-ends pour entrer par la Bible dans un parcours de croyants, une proposition faite à des jeunes de 18-23 ans, à Paris, Lyon, Marseille.

... / ...

P r o p o s i t i o n s

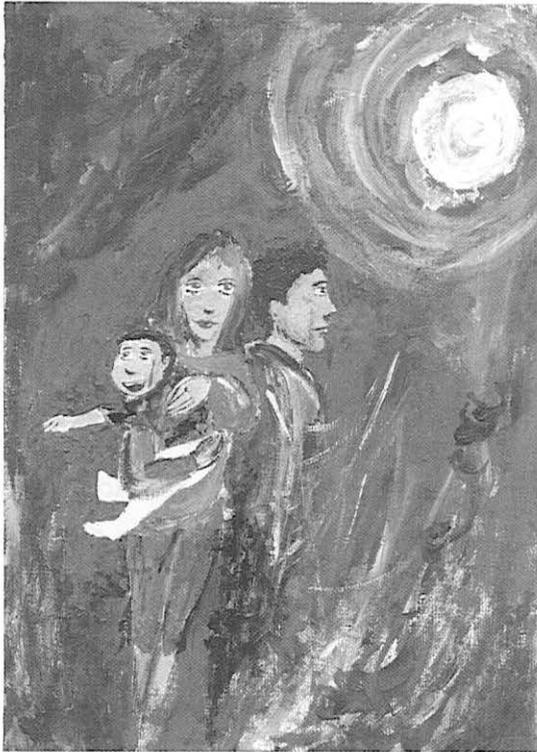
- **Des Parcours Théo** : cinq week-ends pour découvrir les repères pour vivre la foi aujourd'hui : Bible, Ecritures et Parole de Dieu, Jésus-Christ et la révélation chrétienne de Dieu, Liturgie et sacrements, Vatican II et l'Eglise, la Mission aujourd'hui.
- **Un Parcours Fondamental** : sur deux années, sous forme de week-ends et de sessions l'été, ce parcours est destiné à de jeunes adultes (23 - 45 ans), laïcs, jeunes prêtres ou diacres :
Première année : Comment l'Église a vécu et transmis l'Évangile dans des périodes de mutations, de crises et dans la rencontre de nouvelles cultures ?
Seconde année : Comment vivre la foi chrétienne aujourd'hui dans une société sécularisée et un monde en mutation ?
En 2001 - 2002 : seconde année à Poitiers et démarrage d'un parcours en l'Île-de-France (au Perreux).

Et... d'autres propositions possibles

Session pour des prêtres ou diacres au début de leur ministère, sessions en collaboration avec des diocèses ou mouvements. ■

Pour tout renseignement :

Christophe Roucou
École pour la Mission - BP 101 - 94 170 Le Perreux
Tél : 01 43 24 79 57 - Email : mdf@club-internet.fr



À la recherche de Dieu

Présentation
par
Christophe ROUCOU

Dans un monde où la présence de Dieu n'est pas évidente, nous nous adressons cependant à lui dans la prière. Et sur ce chemin, il est étonnant de trouver des mots, des prières qui sont celles d'hommes de l'Antiquité ou du Moyen-Âge qui sont en résonance avec la recherche contemporaine de Dieu. Voici deux textes de grands théologiens qui sont aussi des prières d'humbles chercheurs de Dieu.

. . .

Grégoire de Nazianze vit au IV^e siècle en Cappadoce (centre de la Turquie asiatique actuelle). Rhéteur, théologien, Grégoire est partagé entre son goût pour la vie solitaire et la charge d'évêque qui lui est confiée. Avec ses deux amis,

Basile de Césarée et Grégoire de Nysse, il est passionné pour exprimer ce qu'est le Mystère de Dieu, à travers ses homélies et des hymnes. Dans celles-ci, tout en reconnaissant que nos mots sont toujours trop faibles pour exprimer avec justesse son mystère, il s'adresse à Dieu, "l'au-delà de Tout".

Hymne à Dieu

O toi, l'au-delà de tout,
n'est-ce pas là tout ce qu'on peut chanter de toi ?
Quelle hymne te dira, quel langage ?
Aucun mot ne t'exprime.
A quoi l'esprit s'attachera-t-il ?
Tu dépasses toute intelligence.
Seul, tu es indicible,
car tout ce qui se dit est sorti de toi.
Seul, tu es inconnaissable,
car tout ce qui se pense est sorti de toi.
Tous les êtres,
ceux qui parlent et ceux qui sont muets,
te proclament.

Tous les êtres,
ceux qui pensent et ceux qui n'ont point de pensée,
te rendent hommage.
Le désir universel, l'universel gémissement tend vers toi.
Tout ce qui est te prie,
et vers toi tout être qui pense ton univers
fait monter un hymne de silence.
Tout ce qui demeure demeure par toi ;
par toi subsiste l'universel mouvement.
De tous les êtres tu es la fin ;
tu es tout être, et tu n'en es aucun.
Tu n'es pas un seul être,
tu n'es pas leur ensemble.
Tu as tous les noms, et comment te nommerai-je,
toi le seul qu'on ne peut nommer ?
Quel esprit céleste pourra pénétrer les nuées
qui couvrent le ciel même ?
Prends pitié,
O toi, l'au-delà de tout,
n'est-ce pas tout ce qu'on peut chanter de toi ?

Saint Grégoire de Nazianze
Poème, I, 1-29



Anselme (1033-1109) né en Italie, est longtemps moine puis abbé du Bec Hellouin en Normandie, puis il est choisi pour être archevêque de Canterbury (Angleterre). Cet homme qui, comme évêque, défend l'indépendance de l'Église face au roi, est avant tout un théologien cherchant à comprendre ce qu'il croit. Au début d'un temps de mutations, il réfléchit dans le *Proslogion* sur les rapports de la raison et de la foi. S'il utilise son intelligence pour comprendre, Anselme est aussi un chercheur de Dieu, son texte est tout autant prière, parole adressée à Dieu, reprenant la quête des psalmistes.

*Je cherche ton Visage ;
c'est ton visage, Seigneur, que je cherche.*

Et maintenant, toi, Seigneur mon Dieu, enseigne à mon cœur où et comment te chercher, où et comment te trouver. Seigneur, si tu n'es pas ici, si tu es absent, où donc te chercherai-je ? Et si tu es partout présent, pourquoi ne puis-je pas te voir ? Certes, tu habites une lumière inaccessible. Mais où est la lumière inaccessible, et comment accéderai-je à cette inaccessible lumière ? Qui m'y conduira et me plongera en elle pour que je t'y voie ?

Et puis, selon quels signes et de quel côté te chercherai-je ? Jamais je ne t'ai vu, Seigneur mon Dieu, je ne connais pas ton visage. Que peut faire, très haut Seigneur, que peut faire cet exilé loin de toi ? Que peut faire ton serviteur anxieux de ton amour et rejeté loin de ta face ? Il aspire à te voir, et ta face se dérobe entièrement à lui. Il désire te rejoindre, et ta demeure est inaccessible. Il voudrait te trouver, et il ne sait où tu es. Il entreprend de te chercher, et il ignore ton visage.

Seigneur, tu es mon Dieu, tu es mon Maître, et je ne t'ai jamais vu. Tu m'as créé et recréé, tu m'as pourvu de tous mes biens, et je ne te connais pas encore. Tu m'as fait afin que je te voie, et je n'ai pas encore réalisé ma destinée. Misérable sort de l'homme qui a perdu ce pour quoi il a été créé...

« *Et toi, Seigneur, jusques à quand ?* » Jusques à quand, Seigneur, nous oublieras-tu ? Combien de temps nous cacheras-tu ton visage ? Quand nous regarderas-tu et nous exauceras-tu ? Quand éclaireras-tu nos yeux et nous montreras-tu ta face ? Quand reviendras-tu à nous ? Regarde-nous Seigneur, éclaire-nous, montre-toi à nous. Rends-nous le bien de ta présence, nous qui, sans toi, allons si mal. Aie pitié de nos laborieux efforts vers toi, nous qui ne pouvons rien sans toi. Tu nous invites, aide-nous donc. Je t'en prie, Seigneur, ne me laisse pas soupirer de désespoir ; fais-moi plutôt respirer l'espérance... Qu'il me soit au moins permis d'entrevoir la lumière, même de loin, même depuis les profondeurs. Apprends-moi à te chercher et montre-toi quand je te cherche ; car je ne puis te chercher si tu ne me guides, ni te trouver si tu ne te montres. Je te chercherai par mon désir et te désirerai en ma recherche. Je te trouverai en t'aimant et t'aimerai quand je te trouverai.

Saint Anselme
In Proslogion, I TI, p. 97-100 (Orval)

Paco Huidobro

Le Prophète de Buenos-Aires (Éd Salvator 2000, 120 F.)

Stan ROUGIER

Dans ce livre, Stan Rougier nous présente le témoignage de la vie de Paco Huidobro. Paco est prêtre de la Mission de France, et Stan prêtre du diocèse de l'Essonne. Ils se sont connus au Séminaire de Pontigny. À la suite de nombreuses années de ministère, la vie leur a donné de renouer des liens. Ce qui a permis la publication de ces pages.

À l'issue de cinq années passées dans le quartier nord de St Louis de Marseille, Paco est parti vivre la mission en Argentine, à Avellaneda, dans la banlieue de Buenos-Aires, depuis 1962. Son enracinement dans la vie des pauvres, sa foi au Christ et sa dévotion à Marie font de son itinéraire une lumière sur le chemin des Béatitudes.

